

LES VOYAGES D'ULYSSE ou ULYSSE EN SARDAIGNE

« **Les hommes n'avaient même plus de courage pour tirer sur leurs rames... six jours et six nuits ils voguèrent sans relâche.** »

Les vents qui les avaient ramenés chez Eole continuèrent de souffler ; voici que se dessinaient au loin les côtes déchiquetées de la Sardaigne.

« **Le septième jour ils arrivèrent dans le pays des Lestrygons ; ils entrèrent dans ce port fameux que bordait de chaque côté une roche à pic et sans coupure ; deux caps allongés n'y laissaient qu'un étroit passage. A l'intérieur régnait sur les flots une paix sereine. Tous les vaisseaux s'en allèrent jusqu'au fond du mouillage s'amarrer côte à côte, sauf celui d'Ulysse qui resta en dehors, attaché à une roche.** »

Le port des Lestrygons s'appelle aujourd'hui Porto-Pozzo ; vous aurez beaucoup de mal à le trouver sur une carte, car c'est le coin le plus perdu qu'on puisse imaginer ; il n'y a rien là, pas même un village ; ce n'est qu'un bras de mer étroit, qui s'enfonce dans les terres sur une longueur de quatre à cinq kilomètres. Toute une flottille peut s'y réfugier ; il est bien rare qu'il y ait la moindre houle ; mais une fois qu'on est au fond de ce long couloir, on se trouve dans une véritable souricière : le vent qui y pourrait souffler est contraire à la sortie.

Comment sait-on qu'Ulysse a débarqué là plutôt qu'ailleurs ? Voici : à peine arrivé, il envoya trois hommes reconnaître à quel mangeurs de pain appartenait cette terre ; ceux-ci suivirent le chemin par lequel les chars descendaient à la ville le bois des hautes montagnes ; ils arrivèrent à la **fontaine de l'Ours** où ils rencontrèrent une géante, la fille du roi des Lestrygons, qui y puisait de l'eau.

La fontaine de l'Ours

La fontaine est toujours là ; elle sourd au pied d'un gigantesque ours, le seul de son espèce dans toute la Méditerranée.

Dressé en haut d'un promontoire, immense chaos de roches granitiques, il monte la garde devant la Corse ; sous ses yeux s'étale un fouillis de baies, de caps, d'îlots, d'écueils, de pointes, qui, sans lui, serait inextricable. Silhouette inoubliable, il permet aux navigateurs de se reconnaître dans ce véritable labyrinthe marin et les guide vers l'eau qui leur fut toujours indispensable. La « Géographie » de Ptolémée, écrite il y a deux mille ans, nous le signale aussi. Imaginez les centaines de milliers d'années qu'il a fallu à la pluie et aux vents pour façonner une telle masse de granit, puisqu'un espace de vingt ou trente siècles n'y a guère apporté de changement : l'ours doit nous apparaître aujourd'hui tel qu'il se dressait devant Ptolémée ou Ulysse, prêt à avancer de sa démarche lourde et nonchalante.

Allez lui rendre visite un jour, il est si sympathique... c'est un ours marin, fait seulement pour les navigateurs qui cherchent leur route.

*Au début des années quand Maxime Cléret a écrit ces lignes **la Costa Smeralda** n'était encore qu'une ébauche, aussi l'auteur ajoute-t-il :*

Si vous trouvez que la distance est trop grande à pied, vous faites du scooter-stop, ou mieux encore, prenez un de ces chars à bœufs qui a amené à **Palau** le bois des hautes montagnes et qui repart à vide ; c'est la copie exacte de ces chariots qu'ont rencontrés sur les chemins de la source les compagnons d'Ulysse. Les roues sont pleines, et formées de trois morceaux de bois joints ensemble ; elles sont fixées à l'axe qui roule entre deux pièces échancrées. Vous vous asseyez sur une espèce de natte et le pas lent de bœufs, au prix d'un extraordinaire grincement, vous achemine, tout compte fait, assez confortablement. Quand vous arrivez au pied de l'ours, une surprise vous attend : la nature a si bien fait les choses que vous pourrez monter sans peine sur son dos et vous promener jusque sur sa tête. Vous voyez d'ici le succès que vous aurez en envoyant à vos amis votre photographie prise là-haut !

Pour que votre pèlerinage soit complet, il faudra aller jusqu'à **Porto-Pozzo** ; ne vous inquiétez pas pour votre déjeuner. N'importe quel paysan vous fera partager son ragoût de lièvre aux poivrons, surtout si vous lui dites que vous êtes sur les traces d'Ulysse.

A la source de l'Ours, nos trois hommes bavardèrent avec la princesse et lui demandèrent quel était le roi du pays ; elle leur montra alors la ville et les hautes demeurent de son père. Ils y reçurent le pire des accueils puisque l'un d'eux fut aussitôt happé et mangé.

Les deux autres s'enfuirent vers leurs navires. Mais voici que le roi Antiphatès a sonné l'alarme dans toute la ville : tous les Lestrygons accourent à son appel par milliers et lancèrent du haut des falaises d'immenses blocs de rochers. Les cris des mourants se mêlaient au bruit des vaisseaux fracassés.

Les nouraghes

Leurs « nouraghes » qui assistèrent à la fuite d'Ulysse sont d'étranges et mystérieuses habitations fortifiées que les Sardes se mirent à construire lorsqu'ils en eurent assez de vivre dans des cavernes.

Ces nouraghes sont de véritables forteresses flanquées de tours à leurs trois angles. Au centre s'élève un donjon à trois étages, chacun composé d'une pièce dont la voûte forme un cône parfait. Dans l'épaisseur de son mur a été taillé un escalier aux marches difficiles qui monte en spirale jusqu'à l'observatoire placé au sommet. Tours et donjon sont réunis par un vaste réseau de chemins de ronde et de corridors percés de meurtrières. A les voir de l'extérieur, on ne se douterait jamais de la complication et de la perfection de leur structure. Œuvre de bâtisseurs qui semblent bien être nos géants Lestrygons tant sont pesants ces blocs de granit, ces citadelles ont trois mille cinq cent ans d'existence.

Il y a là tout ce qu'il faut pour vivre et même pour soutenir un long siège : des puits, des magasins pour les vivres, des entrepôts pour les armes, des temples, des ateliers de fusion. Au centre de chaque salle se trouve un foyer comme on en voit aujourd'hui chez les bergers, et, tout autour des murs, un banc de pierre circulaire. Ces villages préhistoriques frémissent encore de la vie toute concentrée alors sur les motifs éternels de l'eau, du pain, du foyer domestique et de la religion. On y a retrouvé quantité d'armes, de haches, de lingots de métal et surtout d'extraordinaires petits bronzes, soldats, hommes en prière, animaux, parmi lesquels des mouflons qui peuplaient alors les hautes montagnes de l'île.

Ces statuettes sont pour la plupart d'une facture assez grossière, mais l'artiste a fait de son mieux pour y représenter ses compatriotes tels qu'ils étaient, le soldat avec son bouclier et son poignard, le chasseur avec son arc, le pêcheur avec son harpon.

Ce ne sont évidemment pas des chefs-d'œuvre comparables à ceux de la Crète, mais ils sont passionnants malgré leurs imperfections, car ils nous font connaître dans sa vie journalière un peuple dont jusqu'alors nous ignorions tout.

Leur costume a bien peu varié si l'on en juge par la « berritta », ce long bonnet de laine noir que portent de la même façon un petit bronze nouraghe et bien des vieux paysans aujourd'hui.

Mais pour l'instant nos géants sont occupés à une toute autre affaire : criblant de pierres les malheureux compagnons d'Ulysse, ils les poursuivent jusque sur leurs navires et en font un horrible carnage ; « les harponnant comme des poissons, ils les emportent à leur ignoble festin. » Le massacre des Grecs, assommés, lapidés, harponnés dans la baie des Lestrygons, c'est l'exacte description de la pêche au thon, telle qu'on la pratique de nos jours sur les côtes sardes, spectacle violent et sanguinaire qui fait penser aux corridas en Espagne.

La pêche au thon

Les filets ont été préparés de longue date : ils forment des corridors qui conduisent les bandes de poissons vers des compartiments dont les portes s'ouvrent pour les laisser entrer et se ferment quand ils sont en nombre suffisant. Le dernier de ces compartiments s'appelle la chambre de la

mort, et c'est là qu'à lieu la « mattanza », la tuerie. Les hommes qui vont prendre part au combat montent sur de grandes barques longues et plates qui s'assemblent en carré autour de cette chambre. Au signal du « raïs », le chef de l'opération, qui se tient courageusement au milieu du ring, le filet s'élève lentement et se rétrécit jusqu'à ce que les thons se trouvent finalement à fleur d'eau et en proie à une indescriptible panique. Le raïs hurle alors : « Ammazza », tue, et les hommes se lancent à l'assaut de cette masse affolée ; armés de bâtons qui se terminent en crochets de fer, ils frappent sauvagement, harponnent et tirent dans leurs barques les poissons assaillis de toutes parts et blessés à mort.

Ce sont des carnages monstrueux où l'animal qui pèse deux à trois cents kilos se débat avec une extrême violence. Le sang qui coule à flots de ses blessures et les battements de ces immenses corps dans une quantité réduite d'eau transforment la mer en une écume écarlate, parmi les vociférations du raïs, les jurons et les interpellations des harponneurs qui s'excitent l'un l'autre dans leur affreuse boucherie.

A l'époque d'Ulysse, on n'avait pas encore inventé la thonnière, mais les golfes étroits et profonds comme celui de Porto-Pozzo servaient de chambre de mort naturelle aux bandes de thons que l'on y poussait.

L'astucieux Ulysse évita la tuerie ; rappelez-vous : il avait amarré son navire à une pierre près de l'entrée de la baie et n'avait pas suivi le reste de sa flotte qui avait été mouiller au fond, au bout du long corridor qui conduisait à la chambre du massacre.

Quand il vit ses compagnons assommés, éventrés, transpercés, et son escadre fracassée, il se précipita, saisit sa vaillante épée, et trancha le câble qui retenait son navire à la proue sombre. Ses rameurs firent voler l'écume et son vaisseau glissa vers la haute mer, loin des deux caps en surplomb où avait péri le reste de la flotte.

« Ils reprirent la mer, heureux d'avoir échappé à la mort, mais pleurant leurs chers compagnons. »

Il ne restait plus à Ulysse et à ses compagnons rescapés qu'à se réfugier dans une baie plus calme et plus hospitalière, peut-être de l'autre côté des Bouches de Bonifacio, en Corse, avant de poursuivre son Odyssée.

Ce texte est constitué de morceaux de l'étude, datée de 1961, de Maxime Cléret , globe-trotter, cinéaste, photographe, écrivain. Derrière ce nom se cache madame Simone Cléret, licenciée ès lettres, diplômée d'études supérieures classiques, professeur de latin et de grec dans l'enseignement secondaire.

D'autres ont étudié et ont écrit sur ces voyages d'Ulysse, ils ont développé des points de vue concordants ou discordants à vous de vous faire une idée. Vous en trouverez sur internet, vous trouverez aussi des livres comme : « Le périple d'Ulysse » de Jean Cuisenier, éditions Fayard 2003.

Les sous titres et les commentaires en italiques sont de notre association.